

L'ENTRÉE DANS L'ANALYSE : FRANCHISSEMENT ET AFFRANCHISSEMENT*

Lors du début de nos travaux, j'ai proposé de travailler avec d'autres personnes intéressées, dans le cadre des journées de l'Association Patou « Entrer en analyse ? », la question de l'ACTE analytique . Qu'en est-il côté analyste ? « Entre ouverture et horreur », voilà ce qui m'était venu alors. « L'analyste a horreur de son acte » , a pu écrire Lacan... (Lettre de Lacan au journal »le Monde » datant de Janvier 1980).

Je suis tombée récemment sur un article de Christian Simatos (Christian Simatos : « Guérir à dire vrai » in « Qu'est-ce que la guérison pour la psychanalyse ? » Mars 2016) qui traite de cette question de l'entrée dans l'analyse comme entrée EN SCENE de l'inconscient :

« Imaginez une pièce de théâtre jouée par des comédiens qui tiennent leur rôle, mis à part l'un d'eux, celui-là se tenant sur le plateau sans qu'on puisse lui reconnaître le moindre rôle. Il habite la scène et il l'habite d'autant plus qu'on se demande ce qu'il y fait, sinon s'y poser en énigme. Ce que disent les comédiens, et ce qu'en entendent les spectateurs, est du même coup problématisé, les paroles inscrites dans le livret résonnent au-delà du texte écrit, en laissant au gré de chacun s'introduire une incertitude quant à ce qui est réellement signifié. »

Le psychanalyste se prête comme il peut à cette mise en scène, dont il n'est que le lieu et la condition et pas l'agent. Le patient vient en premier lieu pour faire entendre une insatisfaction, ou une souffrance mais l'acte qui consiste à se tourner vers un analyste est déjà une prise en compte par lui d'une vérité insue. Pour Simatos, dans la mesure où la vérité du dire est prise en charge, le patient se trouve alors délesté, AFFRANCHI D'UN ÊTRE IDENTIQUE A SOI. Quel est le désir de l'analyste ? Permettre, avec l'appui du transfert, l'émergence de cette vérité insue. Mais à ceux qui viennent nous voir avec confiance, et qui ont le désir de savoir, on est parfois tenté de dire que la psychanalyse n'est pas une science. Freud, en 1915 compare la psychanalyse à une partie d'échec où seuls le début et la fin peuvent être repris, étudiés « tandis que son immense complexité, dès après le début de la partie, s'oppose à toute description. Ce n'est qu'en étudiant assidument la façon de jouer des maîtres en la matière

* Texte écrit à l'occasion des journées d'études de l'Association Patou - Bibliothèque freudienne de Lille en mars 2017

que l'on peut combler les lacunes de son instruction » . Aujourd'hui, nous le savons, aucun maître des échecs au monde, n'est capable de supplanter le robot . Un ami, grand joueur d'échec, me disait que le plaisir aujourd'hui du joueur n'était donc pas de s'opposer au robot, mais après la partie jouée, de corriger les erreurs. Certains patients ne viennent-ils pas de la même façon, faire entendre leur connaissance pour corriger la nôtre, défectueuse, en nous parlant par exemple de leur conjoint P.N ! Ainsi avec le discours de la science, celui qui contrôle tous les coups, c'est google. Sans doute n'avons-nous pas encore pris toute la mesure des effets du discours de la science. Sans doute peut-on voir là une raison importante du désamour que traverse aujourd'hui la psychanalyse .Mais tout cela est connu .Pour le psychanalyste, comme le dit Daniel Weiss , « Le savoir ne se situera plus du côté de celle ou celui qui représente le maître (professeur, médecin, kinésithérapeute, ostéopathe, psychiatre, psychologue, ou psy... ou internet) mais dans la parole à venir. Encore faut-il cet inconscient le reconnaître comme le lieu de vérité, ou plutôt le supposer... Savoir supposé porteur de vérité »

Une personne par exemple, qui, lors du premier entretien est capable de formuler une question concernant son symptôme, nous précise qu'elle rêve beaucoup. Il y a pour elle reconnaissance du travail de l'inconscient...Mais quel chemin lui faudra-t-il parcourir pour que « s'introduise une incertitude », pour entendre par exemple que l'ombilic du rêve nous restera toujours inconnu, que cette part de réel laisse des traces qui ne seront pas toujours reprises par des signifiants et qu'il y a un deuil à faire dans la recherche d'un sens unique pour une vérité qui est au-delà du sens unique ? Passage délicat où le sujet disparaît, « aphanasis, » nous dit Lacan : « En effet, si le mot « aphanasis » nous est utilisable dans le fantasme, ce n'est pas en tant qu'aphanasis du désir, c'est en tant que, à la pointe du désir, il y a aphanasis du sujet. Là où ça parle dans la chaîne signifiante, le sujet ne peut se situer à sa place, s'articuler comme je. Il ne peut s'indiquer qu'en tant que disparaissant de sa position de sujet. C'est l-Hilflosigkeit, le « sans recours » au désir de l'Autre. (Séminaire *Le désir et son interprétation* Lacan)

« Hier, j'ai cru que j'allais partir ». C'est ainsi que commence la séance de madame.V. En proie à une angoisse importante, cette femme d'une quarantaine d'années vit une période cruciale de son analyse . En effet, si les premières années sur le divan ont permis de déployer les identifications imaginaires, le travail d'analyse ne permet plus de s'identifier à « l'enfant sage » que la mère avait projeté sur elle. « Je dois sauver ma peau » nous dit-

elle, et en effet, les rêves rapportés d'« accidents », « tunnels » sont bien en lien avec ce qui se joue pour elle à ce moment où le détachement d'avec sa fille adolescente semble possible. Insiste pour madame V la question du risque d'une séparation mortelle, qui, maintenant, peut être représentée. Car, confrontée à l'arbitraire du signe, rien ne semblait garantir pour elle l'ordre symbolique. Ainsi, mouvements, déplacements, multiples activités, passage des frontières, changements d'activités étaient autant de tentatives pour faire contrepoids à l'angoisse, angoisse qui était le symptôme qui l'avait amenée à l'analyse.. . L'identification au père, parti quand la patiente avait l'âge de sa fille actuellement, semblait la seule issue pour s'éloigner de l'amour de la mère, à son envahissement. Mais la rencontre avec un homme qu'elle dit aimer, met en jeu le rapport au corps, au sien mais aussi à celui de sa fille. En effet, à ce moment de l'analyse, le lien charnel à la fille, ce nœud qui est en train de se défaire, s'invite bruyamment dans le cours de l'analyse, et se manifeste par d'intenses douleurs aux jambes, comme si ces douleurs venaient en rempart contre une autre jouissance que la parole de cette patiente met au jour. Parole qui supporte sa division, de femme et de mère. Cependant, Les séances gardent très souvent leur poids de silence qu'il me faut accueillir comme un possible détachement d'une parole soudée au corps. Lors d'une des premières séances, c'est le mot « tatouage », évoqué comme une marque qui pourrait venir barrer le « t'as tous les âges » qui a pu subjectiver sa demande. C'est en tous les cas ce que je lui proposais. Il me semblait en effet, en écoutant cette patiente, qu'elle s'épuisait à poser une différence là où ça ne tenait pas bien pour elle : Enfant /Adulte mais aussi, Homme /femme, intérieur /extérieur, Familier/ étranger. : « t'as tous les âges » : Façon de questionner l'inscription dans les générations, et ce que cette trace sur le corps (le tatouage) vient questionner du côté de la limite. Mais ce « trop de corps », ce corps qui déborde, pousse régulièrement la patiente à replonger dans un état d'impuissance. Car il s'agit bien de cela pour elle dont la chaîne signifiante se déploie dans un univers marin, comme son prénom l'évoque. Pour autant que le sujet doit situer son désir en référence au désir de l'Autre, peut-il avoir le désir de s'en affranchir, de lutter contre cette impuissance où il se trouve assigné ? A quel moment peut-on dire que cette patiente est réellement entrée en analyse ? Dans l'analyse, on ne trouve pas là où l'on cherche. Et cette angoisse qui l'avait amenée en analyse prenait au fil du temps un tout autre sens que celui qu'elle amenait au départ. C'est dans le transfert, qu'à pu se dire pour elle la nécessité radicale et inévitable, répétitive, de l'éloignement physique de l'objet d'amour pour éviter le risque incestueux.

Pierre Boismenu, venu récemment faire un exposé à Lille, met bien en évidence qu'il ne sait pas toujours d'où viennent ses interventions. Ça vient... ça s'impose d'un lieu inconnu.

J'évoquerai rapidement cette autre patiente, Claire B, venue pour faire une psychanalyse car elle ne peut s'engager dans une relation amoureuse sans l'interrompre rapidement et le regretter ensuite. Elle ne peut que dire sa difficulté à exprimer ses émotions, préférant le plus souvent s'enfermer dans le silence ou rompre. Ce devant quoi d'ailleurs elle me place : Je sais que je vais voir des psy... Et puis je me sens mieux... Et j'arrête... Pour le regretter et revenir plusieurs mois après. Lorsqu'elle fait état de sa difficulté à trouver le mot juste, ce qui explique son silence trop fréquent dans ses relations aux autres, je lui demande, sans comprendre moi-même ce que je dis : « Est-ce que vous écrivez ? » Ceci m'échappe, échappe d'un lieu que je n'identifie pas, en décalage avec ce qui vient d'être formulé...Peut-être est-ce une maladresse ? S'agit-il pour moi d'avoir été ravie ? au sens d'être captive et captivée ? Il me semble en effet me trouver dans une zone grise, peut être le « champ flottant », dont parle Michèle Montrelay « où quelque chose se transmet dans l'indétermination des positions de chacun ». (Pierre Boismenu). Il me semble aussi me trouver dans ce lieu vide, sans objet, sans fantasme. Il me semble que cette rencontre avec ce lieu vide, trouve assez souvent sa signature, lors des premiers entretiens, sous forme d'acte manqué (Concernant, par exemple la place accordée au patient pour un autre rendez-vous, ou l'oubli de parler du paiement...) Une façon de reculer...C'est son repérage et la perte consentie d'un savoir, qui permettront, pour peu que le transfert s'installe, une bascule dans un travail analytique, et l'écriture de l'analyste, celui-ci se faisant alors le « partenaire de l'analysant » Mais cela suppose un écart, une discontinuité pulsionnelle. En effet, l'expérience analytique introduit du discontinu, les objets pulsionnels sont mis en connexion. Cette jeune femme ne m'avait-elle pas dit que ma voix entendue sur mon répondeur, dès son premier appel, l'avait persuadée qu'elle ferait son travail analytique avec moi ? Que dit-elle alors de son assujettissement à la parole de l'autre et à l'objet voix qui obstrue sa parole. C'est probablement autour de cet objet voix que va s'articuler le désir et la demande de l'Autre et à l'Autre. « Vous écrivez ? » N'est-ce pas une façon de l'inciter à produire un texte qui donnerait corps à cette voix ? de soutenir ce lieu vide, tout en permettant son détachement ? Je suis alors surprise par la réponse de la patiente qui porte ma question ailleurs. Car, si elle est venue nous voir, c'est qu'elle ne peut supporter le silence de ceux à qui elle

écrit justement, après les avoir quittés. Je n'en dirai pas plus en ce qui concerne cette patiente mais il me semble illustrer là ce que pourrait être, non pas l'horreur, mais ce point de franchissement où la jouissance de l'analyste s'invite en même temps que son désir. Loin de réfuter cette jouissance, l'acte analytique y puise son mouvement, son point de vérité dans le réel. Pierre Boismenu (*Lilyadelapsychanalyse* ou *Le loup et la sirène*¹) en fait la condition même du passage du « transfert—répétition », à la « nouvelle rencontre ». Ce transfert-répétition voulant annuler ce réel, l'analyste remet du jeu, il réinstaure le ratage, inhérent à toute relation nouvelle. L'échec de la répétition peut alors se réaliser. On évoquera ici ce qu' Heitor O' Dwyer de Macedo a pu écrire : « Notons que la réduction de l'analyse du transfert à ce qui se répète dans la cure a toujours été, comme vous le savez, le choix de ceux qui ont refusé de payer le prix psychique qu'implique le travail de l'analyste. Qualifier cette tricherie d'intellectualisation du processus est une politesse déplacée ; il s'agit, belle et bien, d'ériger la médiocrité en critère de vérité » (cf l'amour véritable. Lettres à une jeune psychanalyste ».)

A la fin de l'analyse, il y a chute du sujet supposé savoir... Vraiment ? Plusieurs fois lors des soirées de travail préparatoires de ces journées, nous est venue cette idée que l'entrée dans l'analyse ne pouvait se juger qu'à l'aune de la fin...Une cure peut- elle se terminer. . bien ? Faut-il qu'il y ait accord ? Celui-là aura besoin de laisser un message sur le répondeur pour dire qu'il ne reviendra pas, tel autre remerciera chaleureusement, tel autre annoncera son départ impossible très longtemps avant d'avoir réellement mis fin à l'expérience. Cette fin de travail renvoie à la structure du patient certes, et aussi à ce qu'il a bien voulu déposer dans ce lieu. Mais à ce moment ultime, l'analyste peut-il savoir où en est vraiment le patient ?

Le rideau tombe, sans l'analyste, ce qu'il vivra plus ou moins bien, en fonction du chemin parcouru mais aussi en fonction de sa capacité à quitter le fauteuil. Alors peut-il dire, comme le poète : « Ne voyez-vous pas que tout ce qui arrive est toujours un commencement ? » ? (Rilke. Lettre à un jeune poète.)

Pascale Pennel

¹ Texte inédit